

Le Je en tant que centre de l'Europe *Salvatore Lavecchia*

Une Europe qui se comprend comme un État unitaire tombe sans résistance aucune dans une dictature du droit et laisse de ce fait le Je suffoquer comme une idée abstraite. Salvatore Lavecchia ouvre ici et s'engage dans une autre voie, pour comprendre le Je : en tant que source de lumière vivante.

1. Illusion de peur et de sécurité. Union au lieu de communauté

De nombreuses années déjà avant que les dynamiques actuelles de la terreur bouleversassent son âme, l'Europe fut éduquée, en particulier dans sa partie qualifiée d'occidentale, à une inculture de l'illusion de la peur et de l'assurance : peur du naufrage dans des conditions matérielles plus humbles ; illusion de sécurité, dépendant profondément de l'instinct de conservation qui s'ensuit. Comme condition préalable à la survie des conditions actuelles, nous fut présentée, à nous les Européens, la participation inconditionnelle aux logiques inflexibles de plus en plus pénétrantes d'une concurrence économique globalisée. Ainsi furent implémentées dans ces deux dernières décennies, au nom de la conservation espérée d'une condition purement matérielle, ces « réformes » qui menacent de transformer le bouquet multicolore des cultures européennes, l'essence éminemment pluraliste de ses vies d'âmes — la configuration paysagère de l'Europe conçue comme devenant de plus en plus une planification économique dépourvue d'esprit — en une bouillie unitaire parfaitement bureaucratisée et malheureusement elles y sont parvenues dans une partie significative de l'Europe¹. Car finalement nous ne vivons plus dans une communauté européenne, mais au contraire dans une union qui n'a plus le droit, dans ses actes officiels, de se caractériser par l'expression originelle et noble de « Communauté » : sur l'unité, non plus sur la multiplicité, tel est censé être mis à présent l'accent dans notre vie. L'UE, cet État unitaire, relativement très jeune — car ayant à peine eu le temps de vieillir —, doit se mettre en sûreté de sorte que l'ancienne Europe reçoive une piqûre de rajeunissement, pour — comme on le répète de manière obsessionnelle actuellement — rester capable d'affronter la concurrence dans un monde globalisé. Une identité européenne se voit ainsi réduite à des mesures de nature purement économique, qui sont censées configurer tous les domaines de notre vie — depuis la longueur des concombres, en passant par les plus hauts titres académiques, jusqu'aux lits d'hospitalisation — avec l'objectif que nous conservions la forme de notre bien-être actuel — naturellement en incluant la totalité du galimatias digital. On ne sait toujours pas si de nombreux êtres humains réels ressentent encore si rajeunissante l'activité de cet État unitaire si philanthrope.

Depuis quelques semaines, l'État unitaire européen, partant des plus récentes dynamiques de la terreur, se présente confronté à la tâche brisante de devoir protéger inconditionnellement nos corps physiques. État jeune mettant en scène une solution, à savoir celle d'une unité sentimentalement attisée — quoi d'autre sinon dans une union ? — qui doit donc prendre naissance dans la conviction que peur et sécurité et non pas liberté et confiance, doivent tout d'abord déterminer nos vies. Comme dans le domaine de l'économie, il s'agit aussi ici finalement de survie matérielle : de la question de la conservation physique et jamais de la qualité d'âme et d'esprit, qui pourrait en être ranimée.

2. Dictature sans esprit de la sphère juridique

La logique sans cesse imposée et s'imposant plus profondément de la conservation des conditions physiques, qu'encourage l'État unitaire européen, implique — dans ses phases les plus brisantes — l'imposition de l'absolu du primat inexorable de la sphère juridique — il n'est pas décider encore que ce primat n'agisse pas aussi comme le cheval de Troie d'une dictature de l'économie. La priorité de cette conservation, pour préciser, présuppose la délégation à une instance extérieure, devant laquelle nous tous sommes égaux, indépendamment de notre individualité, en lui confiant maints domaines de notre vie et ici

¹ Voir par exemple, *L'Espresso* : *Ci siamo mangiati l'Italia (Nous nous sommes mangés l'Italie)* de Enrico Arosio avec des photos d'Angelo Antolino du 22 octobre 2015 [traduction française disponible auprès du traducteur] *ndt*

en lui promettant de plus une soumission inconditionnelle. Et c'est précisément cette délégation qui est nécessaire à la vie d'un État unitaire.

L'État unitaire européen ne pouvait principalement pas naître et exister s'il n'imposait pas un droit que tous ses habitants, indépendamment de leur pluralité, de leur chemins de vie individuels, doivent suivre ou auquel selon le cas, ils doivent obéir. Est-il donc étonnant, que la transformation de la Communauté européenne en une Union, dans un État unitaire, coïncidât avec une prolifération métastatique de normes et de dynamiques juridiques, devant laquelle la vie de l'esprit et la vie économique durent s'agenouiller ? Et quel moyen est-il plus efficace, pour une soi-disant société du bien-être, que de légitimer cette prolifération, comme la crainte que la conservation des conditions actuelles ne pût plus être possible ? Imprégnés et affaiblis par cette angoisse, en identifiant l'essence de l'être humain, de plus en plus aux conditions physiques actuelles, les êtres humains laisseront donc tomber certaines choses. Ou bien ?

Représentons-nous ce que des hommes, qui laissent entre temps converger leur être/essence sur l'acquisition de la dernière tablette informatique, pourraient laisser tomber pour leur vie physique à cause de l'angoisse. Il suffit — peu importe qui en serait responsable — d'une vague de terreur, comme on l'appelle, pour que ces hommes soient prêts à abandonner tout ce qui est possible, toute vie de l'esprit et vie économique, à la dictature d'un droit dépourvu d'esprit.

« On évoque dans certains milieux sans cesse à nouveau que seule la contrainte, seule la puissance, seule l'organisation, peut être ce qui met de l'ordre dans l'organisme social humain. Non, jamais plus l'organisation n'y mettra de l'ordre ; au contraire, l'organisme social ne peut prospérer que dans la mesure où un être humain peut avoir confiance en d'autres êtres humains, lorsque les bonnes mœurs sont ancrées dans l'individualité humaine. » Rudolf Steiner, Bâle, 6.5.1920 (GA 334).

3. Le Je — un point ratatiné...

Que suis-je au sein de cette logique de la conservation ? Que suis-je devant un droit qui exerce une dictature absolue contre la vie de l'esprit et celle de l'économie ? Devant ce droit, je ne peux être, selon les concepts de Ludwig Wittgenstein, qu'un je solipsiste, à savoir un point ratatiné qui, à l'exclusion de frontière, ne peut pas être une partie du monde (Tractatus logico-philosophicus 5.64 & 5.641). Car seul un tel je peut se soumettre complaisamment à une logique appréhendant tous les domaines déterminés de la conservation physique et à la dictature du droit dépourvu d'esprit qui en résulte. Pour préciser, ce je s'épuise dans une identité naïve, dés-individualisée, dépersonnalisée, sans esprit et unité avec lui-même qui coïncide avec les limites de sa propre corporéité physique, vis-à-vis du monde, en élevant par-là même une barrière infranchissable vis-à-vis des autres êtres humains. Et dans cette unité dépourvue d'esprit, le je, dépourvu d'esprit, est égal à tous les autres je qui se vivent exclusivement de cette façon. Tous les je sont ici des caillots de peur crispée, dont la vie consiste toujours plus en réactions névrotiques jusqu'à psychotiques aux stimulations purement extérieures : tous ensemble, par leurs peurs, se soudent en une unité fanatique la plus épaisse, qui pût encore leur assurer la prolongation de quelques jours seulement de conservation ; tous prêts, sans idées, à sacrifier liberté et fraternité, en plus, sur l'autel du porteur de cette unité-là, se régissant très rapidement en théocrate.

Ce je solipsiste, incarcéré dans la camisole de force d'un droit tout puissant, mettant tout au pas, dénué de toute liberté dans la vie de l'esprit, doit-il incorporer nécessairement le destin de l'Europe ?

4. ... ou bien une sphère lumineuse infinie ?

Et pourtant une observation non prévenue m'offre une autre expérience de mon Je.

Dans tout, et même aussi dans toutes les perceptions et idées les plus quotidiennes, mon Je ne peut pas être dans sa propre intériorité, un point obscur ratatiné dans l'unité d'avec lui-même. Quelle relation eussent alors, dans un tel cas, mes perceptions et idées avec le monde ? Aucune ! Elles ne seraient que des

miroitements banals de mon intériorité, laquelle ne pourrait principalement rien comprendre du monde ni rien des autres ! Donc, je ne peux pas être seulement en moi-même quand je pense et perçois. Naturellement je ne peux pas non plus être déterminé, par contre, seulement de l'extérieur ; qui serait autrement celui qui est effectivement en train de percevoir et de penser ?

En tant que Je-percevant et Je-pensant, je ne suis ni seulement intérieur ni seulement extérieur. Autrement dit : intérieur et extérieur sont des concepts qui ne peuvent pas épuiser la vie de mon Je, c'est-à-dire qu'ils se voient transcendés par mon Je — autant que par tous les autres Je percevant et pensant.

En tant que Je, je suis donc au-delà de l'intérieur et de l'extérieur. Je suis donc l'opposé d'un centre de ténèbre. Je suis un centre de lumière et certes pas de celle physique, mais de lumière spirituelle, qui peut s'éprouver en même temps intérieurement et extérieurement. Cet « en même temps » de l'intérieurement et de l'extérieurement, je peux l'éprouver à présent — compris verbalement ! — comme essence de mes perceptions et idées. Sans cet « en même temps », à savoir, aussi bien le monde que le Je, disparaissent ! De cet « en même temps » je ne suis nonobstant pas complètement conscient, si je n'y porte pas attention. Pourtant personne ne me force à cette attention : celle-ci ne peut naître que de ma résolution. Par la présente, je forme un sens de mes perceptions et idées, dont je suis la source inconditionnelle. Dans cette attention je suis donc un centre libre et originaire, à savoir un centre de lumière spirituel. Je suis ici un centre qui, parfaitement libre, prodiguant librement la lumière, s'extériorisant momentanément comme une sphère de lumière infinie. Et cette extériorisation infinie, en tant que parfaitement libre, est une unité vivante avec son propre contraire, à savoir l'intériorisation infinie : à la manifestation du centre de lumière, que je suis, répond momentanément l'infinité d'une pluralité infinie des autres centres de lumière — formant la périphérie, qui forment avec et en moi les sphères de lumière. Dans les sphères de lumière spirituelles, qui dominent l'espace et le temps, pour préciser tous les points de la périphérie sont un centre, dans un rythme vivant, dans lequel la manifestation de soi du point individuel révèle en même temps tous les autres points et leur totalité : au-delà de tous les dualismes qui séparent, intérieur et extérieur, sujet et objet, individualité et communauté, identité et différence.

N'éprouvé-je pas cet au-delà en chacun et aussi dans l'expérience quotidienne de la compréhension des autres ? Ne sommes-nous pas, en nous comprenant, manifestation d'une sphère de lumière spirituelle ?

En te comprenant Je suis un libre centre de lumière spirituelle, auquel Tu réponds momentanément en tant que Je, au moyen d'une infinité actuelle. Une infinité qui nous préserve en tant que libres individualités. Une réponse qui se révèle à nous comme une communauté, où je m'enfante en tant que Je dans la compréhension de Toi. Communauté où Je et Tu, nous nous offrons infiniment et mutuellement la lumière, qui nous met au monde comme des Je : au-delà de toutes perspectives de la première, de la deuxième et de la troisième personne, en tant que triade vivante — Je, Tu en tant que Je, lumière spirituelle.

« Ainsi voyons-nous ressusciter l'agnosticisme théorique de nos ancêtres dans l'aspiration d'autorité de l'humanité actuelle, ou bien nous le voyons ressusciter dans le manque de foi en tout ce qui pourrait régler les besoins humains à partir de l'esprit de l'être humain, ce qui pourrait fonder une vie sociale humaine. Nous le voyons dans le relèvement de l'opinion, qu'au fond, l'être humain ne peut rien faire d'autre, que de vivre ses impulsions animales et organiser celles-ci. » Rudolf Steiner, Stuttgart 29.8.1921 (GA 78).

5. Le Je qui comprend comme essence triple

Dans la compréhension, j'essentialise [*ich wese* du Verbe *wesen*, donner vie et âme *ndt*] un Je triple ; en tant qu'individualité, en tant que communauté, en tant que relation formant et préservant la communauté, toute trois sur le même plan. Cette inhérence d'essence active du Je — à comprendre verbalement ! — peut être considérée comme le phénomène archétype de la formation de communauté. Elle peut donc être perçue comme l'image archétype de la *Dreigliederung* de l'organisme social, que Rudolf Steiner voulut publiquement

proposer comme un cheminement fécond du destin de l'Europe déjà en 1917. Si nous osons, à savoir, percevoir la compréhension en tant qu'expérience de la sphère de lumière spirituelle, se révèle en elle alors cette triple unité vivante de liberté, égalité et fraternité qui devrait caractériser cet organisme social conformément à notre époque.

Perçu dans la sphère de lumière, mon Je est un libre centre de lumière — un centre de la vie de l'esprit — qui, en égalité avec tous les autres centres de lumière peut former — en tant que centre d'une vie juridique spirituelle — au moyen de la compréhension des relations productives de la fraternité — comme source de toutes les conditions économiques fécondes.

La *Dreigliederung* de l'organisme social, que caractérisa Rudolf Steiner au travers de nombreux écrits et conférences, est enracinée spirituellement dans notre essence spirituelle. Cet enracinement peut être considéré comme l'une des nombreuses raisons pour lesquelles Rudolf Steiner mis constamment en exergue, pour l'Europe, la nécessité d'une spiritualité qui plaçât la conscience du Je en son centre. Naturellement, il ne s'agissait pas pour lui de la conscience d'un Je solipsiste, à partir de laquelle l'État unitaire européen pût puiser sa propre vie.

6. La négation ouest-est de l'Europe

Presque 99 ans se sont écoulés depuis la première tentative de Rudolf Steiner de recommander officiellement à l'Europe la *Dreigliederung* comme la voie d'un futur fécond. Et pourtant la conscience de la nécessité d'une spiritualité nous fait toujours défaut aujourd'hui, d'une spiritualité qui perçoive et veuille manifester conséquemment l'infinité dans l'expérience du Je et aussi dans la forme la plus quotidienne de cette expérience. Dans ce sens l'anthroposophie reste aujourd'hui encore au fond un être/essence trop peu découvert(e). Ceci pourrait expliquer la raison pour laquelle elle a été mêlée en attendant, trop vite et sans art — comme l'un de ses nombreux assaisonnements pour toutes les soupes possibles — à d'autres cheminements de spiritualité ainsi qu'aux amorces académiques les plus variés, plus ou moins acceptées machinalement. Il est intéressant de constater que l'anthroposophie semble donc partagée avec l'essence spirituelle de l'Europe, ce même destin actuel d'être inconnue. Comment pouvait-il en être autrement pourtant, si la tentative de Rudolf Steiner — de développer une spiritualité conforme à l'époque pour tous les êtres humains — voulût puiser à partir de la spécificité de l'Europe ? Les décennies qui suivirent la seconde Guerre mondiale tournèrent toutefois, pour le moins au plan macro-politique, en une négation permanente de la spécificité de l'Europe : en une tentative, soit de scinder définitivement l'Europe en un chicot occidental et un chicot oriental soit, dans sa totalité, de la dévorer vers l'Ouest ou vers l'Est. Ceci a aussi à faire avec le fait que l'Europe, jusqu'à la seconde Guerre mondiale, manqua lamentablement de prendre au sérieux la dimension spirituelle du Je comme sens de son propre cheminement dans l'avenir. Ainsi vivons-nous aujourd'hui dans une Europe dans laquelle le Je se voit radicalement menacé de deux côtés : par une naturalisation et en même temps digitalisation de coloration occidentale, qui déclare le Je soit comme une émergence de processus neurophysiologiques, soit comme une illusion prenant naissance à partir d'une dimension neuro-informatique ; et par une absorption de coloration orientale dans la lumière roussie d'un absolu, face auquel toute altérité, toute liberté, doivent nécessairement être considérées comme simplement insensées. Considéré des deux côtés, le Je fait naufrage dans l'abîme de l'insanité. D'un côté, dans une stupidité solipsiste, sinon autiste, qui peut seulement être maintenue éveillé par l'attrait de ses nouveaux besoins matériels, ou selon le cas, digitaux ; d'un autre côté, dans une démence imprégnée de collectivisme théocratique, qui ne peut tolérer qu'un désintéressement totalement dé-spiritualisé de l'essence de son Je.

7. Une Europe au-delà de l'Ouest et de l'Est

L'action de Rudolf Steiner peut aussi être considérée comme une tentative de mise en garde de l'Europe contre deux formes d'insanité et en cela d'identifications unilatérales et précipitées avec l'Ouest ou avec l'Est. C'est aussi la raison pour laquelle l'anthroposophie veut former une spiritualité du Je : afin que

l'Europe, toute l'Europe — du Portugal à la Russie — forme enfin consciemment ce centre au-delà de l'Ouest et de l'Est qui, dans tous les moments de la configuration de ses paysages — de l'Alcobaça à Susdal, de Trondheim à Malte —, peut être perçue dans tous les moments remplis de lumière de son histoire. Ce centre-là structurait, et structure encore, à partir de la multiplicité dialogique créatrice, riche en tensions des cultures européennes, une forme particulière de l'imagination, dont les manifestations accompagnent chaque voyageur conscient : l'imagination de l'être humain comme être/essence-Je qui peut manifester jusque dans le physique l'harmonie de l'individualité et de la communauté configurant des images physiques de la sphère de lumière spirituelle. L'art, qui enfante ces images et ces imaginations, ne peut pas être perdu, c'est égal que ce soit au nom de l'Ouest ou de l'Est. Mais aujourd'hui, l'Europe est plus près que jamais auparavant, de désapprendre cet art : un art, qui ne peut pas continuer d'être exercé sans une perception consciente de l'esprit dans le Je. Ceux qui veulent actuellement imposer la prolifération du droit, la dictature de l'état d'urgence, le développement et la consolidation d'un État européen unitaire au nom de l'illusion de la peur et de la sécurité ne veulent ou ne peuvent pas comprendre cet art, et avec lui l'essence de l'Europe, l'essence du Je.

Quand bien même Je, quand bien même suffisamment d'êtres humains, devant les abîmes qui veulent s'ouvrir actuellement devant nous qui sommes des gens amusés et désespérés du pouvoir, puis-je et peuvent-ils préserver une conception paisiblement active, remplie de sentiments concrets, libre de toute peur ? Quand bien même Je, quand bien même puis-je et peuvent-ils faire confiance à ce que seule la lumière spirituelle de nos Je puisse aujourd'hui enfanter le bien ? Ceci décidera si l'Europe, enfin, reconnaîtra l'imagination consciente et créatrice du Je comme l'être/essence propre, afin que l'Ouest et l'Est, et avec eux toute l'humanité, en viennent à aider la manifestation de son être/essence conforme à l'époque.

*Je Suis un instant,
Lorsque l'âme se forme
Dans la lumière flottant.*

*Je Suis un accent chaleureux,
Lorsque l'esprit s'anime
Oyant la vertu du bien.*

*Le Suis magie sculptrice du corps,
Lorsque la conscience
Vent imprégner l'amour.*

Das Goetheanum 1-2/2015
(Traduction Daniel Kmiecik)

Salvatore Lavecchia, né en 1971, Européen oscillant entre l'Italie (profession) et l'Allemagne (famille), est professeur de philosophie de l'Antiquité à Udine, maître de conférence du Master « Consulenza Filosofica di Trasformazione » à Vérone, cofondateur du et collaborateur au *Philosophicum* de Bâle.